



11 JUIN 1984

PaI P₁

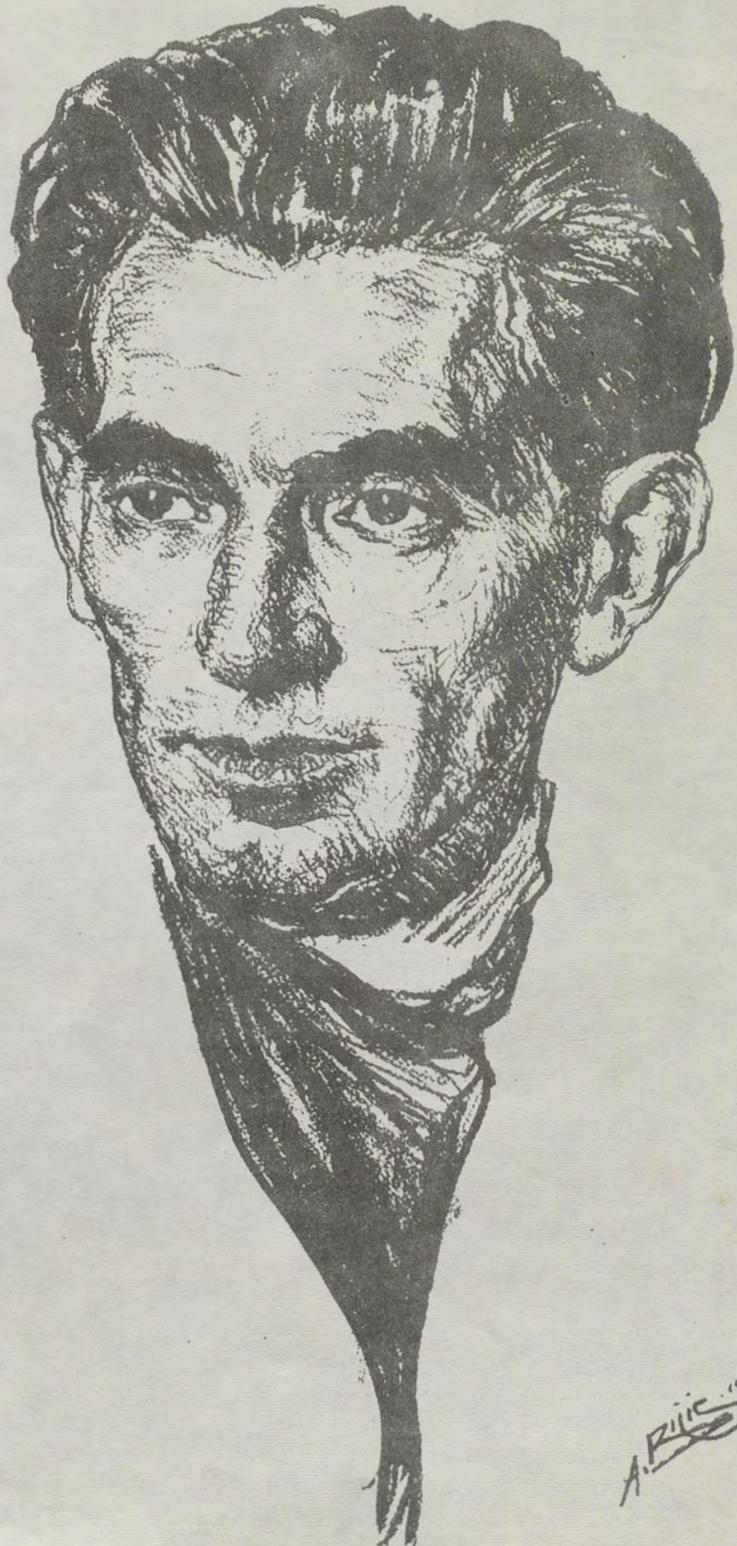
1

CAHIERS
DES
AMIS DE Panait Istrati

NUMÉRO 1

TRIMESTRIELS NOUVELLE SERIE

15 janvier 1976



LES AMIS DE
PANAIT ISTRATI

(Association 1901)

A. RUIE 1976

Buts

"L'association des "Amis de Panaït Istrati", créée en 1969 par Edouard Raydon, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'oeuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses oeuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'Association facilitera aux chercheurs, aux étudiants les recherches sur l'oeuvre d'Istrati, en rassemblant dans un "Centre de documentation Panaït Istrati" tout ce qui concerne la vie et l'oeuvre de l'écrivain.

Une petite revue - "Les Cahiers de Panaït Istrati" - paraîtra chaque trimestre. Chaque numéro fera le bilan de l'activité de l'Association et, en même temps, publiera les études, les articles sur Panaït Istrati, ainsi que des lettres inédites et des photographies le concernant (abonnement: 15 f par an). Le siège administratif est à Valence, 42 rue du Dr Santy (26000) - Tel.: 43.29.92. Le "Centre de documentation Panaït Istrati" se trouve à la bibliothèque du Collège Coopératif, 7 av. Franco-Russe - Paris (75007).

Comité d'honneur

Président: Joseph Kessel, de l'Académie Française
 Mmes Elena Kazantzaki, écrivain (Genève)
Monique Jutrin-Klener, chargée de cours à l'Université de Tel-Aviv
Margaretta Istrati, veuve de l'écrivain

Henri Colpi, cinéaste, metteur en scène du film Codine
 M.M. Marcel Barbu, fondateur des Communautés de Travail
Benigno Cacérés, secrétaire général de "Peuple et Culture"
Henri Desroches, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes
Jean-Marie Domenach, directeur de la revue "Esprit"
Georges Friedmann, sociologue, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes
GORKIN julian - écrivain
Jean Guehenno, de l'Académie Française
Jean Guénot, professeur à l'Université Charles V
Léo Hamon, professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne
Michel HAMLET, Journaliste
Michel LAUNAY, Professeur à l'Université de Nice
Yves Régis, président des Coopératives Ouvrières de Production
Jean Stanesco, co-fondateur des "Amis de Panaït Istrati".
Alexandre Talex, journaliste (Bucarest)
Edgar Morin, sociologue

Comité d'action

Marcel Mermoz: président Marcel Barbu: trésorier
Paulette Riby: vice-présidente Gilles Mermoz: secrétaire
Jean Stanesco Mme Sophie Saphir

Siège administratif: Cité Horlogère, 42 rue du Dr Santy - 26000 Valence
 Tel.: 43.29.92.

Siège social: 14 boulevard de Courcelles - 75017 Paris
 Tel.: 924.60.65.

Conseil d'Administration - Marcel Barbu, Guy Lemonnier, Gilles Mermoz,
 Marcel Mermoz, Paulette Riby, Jean Stanesco.

Sommaire

Nouvelle série - N°1 - 1er trimestre 1976

- 1- Couverture - Panaït Istrati
- 2- Le Comité d'Honneur des "Amis de Panaït Istrati"
- 3- Sommaire
- 5- Monique Jutrin-Klener: Comment j'ai rencontré Istrati
- 7- Alexandre Talex: Témoignage
- 9- Marcel Mermoz: Panaït Istrati en Egypte
- 19- Alexandre Talex: Références bibliographiques sur l'Egypte dans l'oeuvre de Panaït Istrati
- 20- Buste de la tombe de Panaït Istrati à Bucarest
- 21- Panaït Istrati: Lettre à la revue "Turim"
- 23- Panaït Istrati: Les trois phases de mon Romain Rolland
- 27- Alexandre Talex: Une amitié ignorée: Panaït Istrati et Arthur Parchet
- 34- Jean Stanesco: Table des matières des N°1 à 18 des "Cahiers de Panaït Istrati" (ancienne série)
- 37- Photo de Panaït Istrati avec les pêcheurs
- 38- Les dernières oeuvres de nos amis
- 39- L'activité des Amis pendant le 4ème trimestre 1975
- 40- Les réunions prévues au 1er trimestre 1976

A LA RENCONTRE DE PANAIT ISTRATI
=====Octobre 1975

Marcel Mermoz me demande s'il peut "compter sur moi pour un "petit papier" dans un de nos prochains Bulletins: ma première rencontre, ma première émotion face à l'oeuvre d'Istrati, ou tout autre chose". Je souris en lisant ces lignes: je sais que je serai toujours heureuse d'écrire "quelque chose" sur Panaït Istrati.

Voilà plus de dix ans commençait l'aventure. C'est en décembre 1964 que je décidai de m'atteler à une thèse de doctorat sur Istrati. Je ne savais pas à ce moment-là que j'y consacrerai quatre ans de ma vie, ni que ma vie elle-même en serait transformée.

Pourquoi Istrati? Qu'est-ce qui me destinait à écrire un livre sur Istrati, moi qui jusqu'alors savait à peine ce que c'était que la Roumanie, qui ignorais la langue roumaine, et n'avais lu aucun ouvrage d'Istrati. Curieuse filiation: c'est le cinéma, cet art des images, qui m'introduisit à l'oeuvre d'Istrati. Un soir de l'automne 1964, j'assistai à la projection de Codine. Je devais être particulièrement "réceptive" ce soir-là - je revis le film un an plus tard et fus déçue - car je fus charmée par les images, par les personnages, par le paysage du Danube, et captivée déjà par cette voix de conteur qui se percevait en filigrane. Je voulus alors lire Codine, et ensuite toutes les oeuvres de cet auteur dont j'ignorais jusqu'au nom quelques jours auparavant. Puis je voulus connaître l'homme qui avait raconté ces beaux contes et savoir de quelle vie il avait vécu. C'est alors que je me rendis compte qu'il n'y avait pas eu en Occident de recherches sérieuses sur l'oeuvre et la personne d'Istrati. Cette révélation coïncida avec ma quête d'un sujet de thèse.

Mon directeur de thèse, monsieur le professeur Roland Mortier, approuva mon projet chaudement: "Allez-y! Mettez-vous à la recherche d'inédits, de manuscrits, de correspondance...". Tel ce magicien nommé Romain Rolland qui lança Istrati vers la haute mer de la "littérature", il me lança vers une belle aventure humaine, une recherche passionnante, qui devait en même temps me conduire dans la "galère universitaire" ou la "caravelle académique". Je

pourrais reprendre à mon compte les paroles d'Istrati dans Pour avoir aimé la terre:

"A un dangereux tournant, comme je surgissais couvert d'une écume sanglante, un sorcier me barra la route et m'offrit une magnifique caravelle:

- Assez de ténèbres! Va, en pleine lumière, à la vue du monde!"

Et je terminerai ce paragraphe à sa façon:

"... L'admirable, la séduisante, la trompeuse littérature! Tout est littérature!"

En même temps j'entraînais Istrati dans l'aventure d'un doctorat universitaire, et j'espère qu'il ne m'en a pas trop voulu. Il a dû se demander, le jour de ma soutenance, ce 16 avril 1969, ce qu'il faisait là, parmi les "doctes"...

o-o-o-o-o-o

C'était, dans ma vie, une époque grise. Je faisais des intérim, en tant que prof de français, dans les lycées de l'agglomération anversoise. La lecture d'Istrati m'aida à "tenir le coup", à supporter pas mal d'écoeurements, à résister à la médiocrité ambiante. Ces intérim à court terme me permettaient, dans l'intervalle, de lire et d'écrire, voire de vagabonder. Patiemment, je tissais des liens, je suivais des pistes; c'est un véritable travail de détective que de retrouver les traces d'un auteur mort depuis trente ans.

J'appris ainsi beaucoup de choses sur la vie et sur les êtres, j'appris à mieux les connaître, à mieux les juger. Raconter ici toutes ces rencontres que j'ai faites à la recherche d'Istrati serait trop long. Je préférerais le faire de vive voix, entre amis, autour du feu qui crépite et du café qui fume. Je veux cependant évoquer ce froid dimanche de janvier 1964 où, à quelques kilomètres d'Anvers, dans un hospice de vieillards, je rencontrai le peintre Georges van Raemdonck. Mon coeur battait très fort: c'était ma première rencontre avec un témoin de la vie d'Istrati. Je me souviendrai toujours de cet homme de soixante-dix-sept ans dont le regard s'est animé quand il s'est mis à parler d'Istrati.

Raconter cette soirée d'avril, à Genève, en compagnie de Eleni Kazantzaki, qui, tout en me racontant ce fameux voyage en U.R.S.S., me fit découvrir le thé fumé et son arôme particulier. Et ce jour où madame Romain Rolland m'offrit des roses, de grosses roses de son jardin de Vézelay, que je transportai jusqu'à ma chambre d'hôtel dans un bocal de confitures. Et comment j'appris

le roumain à l'aide d'un dictionnaire. Et comment j'allai à la rencontre du printemps en Méditerranée, suivant la route parsemée d'amitiés: Maseveaux, Genève, Vesseaux, Menton, Nice...

Et comment je conquies l'amitié de Marga Istrati et de Alexandre Talex lors de mon voyage en Roumanie. Parler ici de Braïla, d'une promenade sur le Danube parmi les saules noyés, d'un poisson grillé, de mititei, et de cette dernière soirée où, revenant vers deux heures du matin, nous eûmes cette vision de rêve d'un grand troupeau de moutons traversant les boulevards de Bucarest pour regagner son village. Je ne peux plus voir un troupeau de moutons sans que son pâtre ne me siffle ce souvenir-là.

Les souvenirs chantent dans ma tête et dans mon coeur, je ne savais pas que ce "petit papier" deviendrait un hymne à l'amitié...

Merci à vous, Panaït, de ce don de l'amitié, de ce don de la vie. La meilleure part de vous continue à vivre en chacun de nous, elle rejoint le meilleur de notre âme, ce dont nous sommes fiers, ce que nous conservons jalousement, en dépit de l'échec, de l'abandon, à l'abri de la mort et du vieillissement, à l'abri de la routine et du devoir tout tracé. C'est vers vous que nous allons quand nous recueillons le chien blessé ou la chatte affamée, quand nous "perdons une heure" à secourir un oiseau prisonnier, quand nous nous attardons où nous appelle la vie. Toutes ces "heures perdues" aux yeux de ceux qui ne savent pas qu'à trop gagner de temps on perd sa vie. Grâce à vous, Panaït, nous restons des êtres vivants.



Nouvelles brèves d'Israël

Nous avons fait la connaissance de Israël Zmora, traducteur en hébreu de nombreux auteurs français: Proust, Valéry, Romain Rolland, La Rochefoucauld... Né en Roumanie, il est venu s'établir en Israël en 1925. Peu après son arrivée, il traduisit deux oeuvres d'Istrati en hébreu:

Kira Kiralina, paru en 1927 chez l'éditeur Mitzpeh,

Mousa, paru en 1929 chez Sifria Ktana (P. Ginzburg).

Israël Zmora traduisit d'autres textes d'Istrati, qui furent publiés dans des revues. En 1933, lors d'un séjour en Roumanie, il eut l'occasion de rencontrer Istrati et de passer une journée entière avec lui à Braïla. Istrati lui confia le texte d'une "Lettre ouverte" à l'intention des lecteurs du nouvel hebdomadaire Turim. Traduite en hébreu, cette lettre fut publiée dans le premier numéro de Turim, en juin 1933.

TEMOIGNAGE
=====

Je me compte parmi les bienheureux qui ont connu et qui ont été aimés par Panaït Istrati. Il m'a appris la nécessité de croire en quelque chose et celle de combattre. "Qui ne sent pas la nécessité du combat, disait-il, ne vit pas, mais végète!". De lui j'ai hérité le culte de l'Amitié, l'amour de la Vérité et la solidarité avec les vaincus. Ainsi j'ai conquis la dignité d'une vie mise au service de la Beauté.

Durant quarante années, Panaït na m'a pas quitté...

Je le sens toujours à ma gauche, raffermissant mon être quand le poids de la vie devient plus lourd. Après sa mort, Panaït ne m'a pas laissé seul. C'est grâce à lui que, durant mon existence, j'ai rencontré et me suis retrouvé avec des amis-frères; c'est lui qui m'a envoyé des amis de sa race, amis qui ont ennobli mon passage sur cette terre, rendant ma solitude supportable.

L'un de ces "envoyés" est MARCEL MERMOZ... Il ressemble à Panaït par ce besoin vital de croire, d'aimer, de se dépenser et de bouger sans cesse, dans un rythme qui méprise l'âge et les habitudes. Nous nous sommes retrouvés, il y a cinq ans, dans des circonstances dignes d'un roman policier. Je me souviens de ses premières paroles qui ont fait de lui mon frère: "Panaït Istrati a été pour moi une révélation: il a parlé de moi, avant moi. En lui, je me suis reconnu tel que j'ai voulu lutter, aimer, souffrir et mourir".

Cinq fois il est revenu en Roumanie, sur les traces de Panaït Istrati. Toujours assoiffé de voir et d'écouter les hommes qui aiment Panaït et qui l'ont connu, frémissant de joie chaque fois qu'il rencontre quelque chose qui exprime l'hommage de la postérité à l'éternité.

Cet ami et frère se trouve élu au gouvernail de l'Association. La joie de travailler en faveur de Panaït l'a rajeuni. Il est comme un volcan réveillé: en pleine éruption. Son avalanche d'élans, d'initiatives, de projets matérialisés, est explicable: c'est Panaït qui l'inspire; c'est Panaït qui se trouve à côté de lui.

Marcel Mermoz a une tâche noble et difficile. Il désire renforcer l'Association, rassembler et augmenter le nombre des amis d'Istrati, populariser son oeuvre parmi les jeunes générations, faire briller la vérité istratienne au-dessus de toutes les incriminations d'une propagande mensongère et mercenaire.

Mais ce n'est pas seulement sa tâche. Dans la même mesure, cela nous regarde aussi, amis ou admirateurs de Panaït Istrati. Notre devoir est de témoigner notre amour en travaillant jour et nuit pour l'Association.

Panaït Istrati disait avec justesse: "Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non". (Je propose d'inscrire ces mots comme épigraphe éternel sur la couverture du Bulletin). A tout être qui aime, il demande d'en faire la preuve; autrement, c'est du bavardage du coeur. Marcel Mermoz nous appelle à témoigner notre amour pour Istrati, c'est-à-dire à sacrifier quelque chose d'important pour cet amour et pas seulement de belles paroles.

A cet appel fraternel, je répons présent de tout mon être et de toutes mes possibilités.

Alexandre TALEX

Al Talex.

=:~::~::~=:



PANAÏT ISTRATI ET L'EGYPTE

"Pour avoir aimé la Terre"!

C'est tout le coeur de Panaït, ce titre d'un article des Nouvelles Littéraires, remanié par la suite, nous découvre d'un coup les racines d'Istrati: l'amour de la Terre.

Ses racines terrestres s'appellent Braïla, Baldovineski, le Danube, mais aussi la terre des Pharaons.

Ses racines affectives sont l'amour des êtres, l'amour de sa mère et son inextinguible soif d'amitié.

L'Egypte, c'est la terre du Nil, mais aussi le terrain où s'est enracinée son amitié pour le vagabond Mikhaïl.

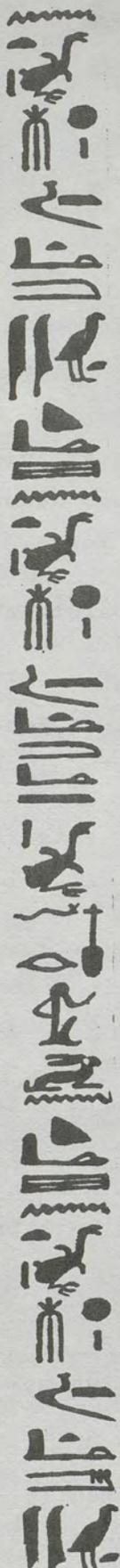
"Pour avoir aimé la terre", c'est aussi son testament, en marge de son refoulement d'Egypte.

En janvier 1930, Panaït est détruit, brisé, meurtri par la dure réalité qu'il a découverte en U.R.S.S.. En détresse, il part pour l'Egypte. Nouvelle déception: en parvenant à Alexandrie, il se voit refuser le débarquement. Romain Rolland, le 4 février 1930, reçoit une lettre où il dit son amertume:

"Six fois, je suis rentré en Egypte, sans être muni du moindre papier. Pour une fois que je viens avec un passeport magnifique, il m'est défendu de descendre."

Et ce refoulement, il le ressent douloureusement et il crie son indignation, sa souffrance dans les Nouvelles Littéraires du 22 février 1930: "On m'a volé ma terre!"





Pour lui, l'Égypte était restée sa "terre promise". Il en avait gardé la nostalgie. Déjà en 1923, écoeuré par son monotone travail, Panaït Istrati écrivait: "Ah! comme j'ai besoin de revoir les Pyramides, les allées du Sphinx, les temples de granit engloutis sous le sable!".

Dans l'oeuvre d'Istrati, l'Égypte tient une place privilégiée. Ses meilleures pages autobiographiques portent en filigranne l'enchantement du Nil. Les amis de vagabondage, l'amitié avec Mikhaïl, les péripéties de cette existence tourmentée ont l'Égypte comme cadre principal. Parce que né d'un père grec, Panaït Istrati s'est senti méditerranéen. Elevé par sa mère Zoïtza dans la croyance chrétienne, les récits bibliques ont marqué son enfance et il a longtemps rêvé de l'Égypte. Laissons-lui la parole, lorsqu'il nous conte ses réflexions; caché sur le paquebot Dacia, le 12 décembre 1906, il s'est embarqué clandestinement pour l'Égypte:

Je me souvins, dans ma cachette noire, comment naquit en moi le désir de voir l'Égypte: c'était sur les bancs de l'école primaire, en lisant des histoires bibliques, dont les illustrations en couleurs vives avaient embrasé mon imagination. Et un jour, comme notre maître me félicitait d'avoir lu « avec feu » l'une d'entre elles, je m'écriai aussitôt:

— Monsieur! moi, je veux voir l'Égypte!

Le professeur sourit, songea (probablement) à ma mère blanchisseuse et répondit, me frottant amicalement le menton:

— Tu veux voir l'Égypte... C'est un peu loin. Et je crois que tu mourras, ainsi que tes descendants, sans l'avoir vue.

Puis, levant les bras au ciel, il ajouta:

— Sauf...

J'étais désespéré, mais ce « sauf » me tranquillisa. Il y avait donc des circonstances où même un fils de simple journalière pouvait voir l'Égypte.

Maintenant que le bateau m'y transportait, j'écoutais le bruit des hélices et je me disais presque pieusement:

— Oui: s'il faut faire de la prison, j'en ferai volontiers, chaque fois que je devrai aller en Égypte sans passeport et sans billet. Je demanderai même à un juriste de combien ma peine augmentera après chaque récidive. Car il vaut mieux partager sa vie entre la prison et l'Égypte de ses désirs, que la couler tout entière dans la servitude comprise entre son taudis et son travail.

J'ai tenu parole: à partir de ce premier voyage, six années de suite je suis revenu en Égypte. (*Le pêcheur d'éponges* p. 435)

L'enchantement de l'Égypte

"Qui a bu l'eau du Nil en boira"! Dès qu'on a mis le pied sur la Terre des Pharaons, on est émerveillé, envoûté. Il y a le soleil, le Nil immense, le sable, les falaises brûlantes qui encadrent le fleuve, les ruines fantastiques de la plus vieille civilisation du monde. Mais ce qui en fait le charme, l'attrait, c'est le peuple égyptien. Entre les deux ports d'Alexandrie, dans le quartier populaire, comme dans les bas quartiers du Caire, au grand bazar Khan-el Khalili, c'est un grouillement d'enfants, de femmes, d'hommes en "Galapiah" multicolores. Quel bruit! Quelles couleurs! Quelle chaleur humaine monte de ce peuple généreux qui vous offre son coeur dans le sourire des passants!

Quand il débarque pour la première fois, le 12 décembre 1906, à Alexandrie, Istrati a vingt ans. Accompagné de Mikhaïl, il ne pouvait qu'être séduit, envoûté. Au contact du petit peuple égyptien s'ancre davantage en lui cette amère philosophie: les riches ont un portefeuille à la place du coeur et seuls les pauvres savent donner, partager.

Ce grand sensitif de Panaït ne pouvait qu'être séduit par cette fraternité de pauvres. Il y est revenu chaque hiver, de 1906 à 1913. Pour lui, l'Égypte c'est le vagabondage, c'est la liberté, c'est l'amitié avec Mikhaïl.

Cette liberté était chèrement payée. Dans ce beau pays du Nil, il lui faut gagner sa vie. Ce n'est pas toujours facile: garçon d'hôtel, vendeur de Sólup (boisson turque), chaque fois il est sauvé (ou exploité) par son métier de peintre en bâtiment.

J'ai cherché vainement à Héliopolis (le Neuilly du Caire) l'hôtel où il a travaillé. Si l'oeuvre de Panaït abonde en allusions, en descriptions de l'Égypte, il n'y a que peu de renseignements précis. C'est regrettable, car depuis six ans je refais ce pèlerinage des bords du Nil pour y retrouver les traces de l'Égypte de Panaït.



L'Egypte, terre où fleurit l'amitié

Avec l'amour de la terre, de ses horizons, de ses au-delà, tout le vaste monde qu'il rêve de posséder en passant, l'Egypte lui a donné à pleines mains l'amitié. Bien sûr, il y a l'irremplaçable vagabond Mikhaïl, mais combien d'amis sur cette vieille terre du Nil? Moussa, à la recherche de sa fille Sarah, Binder, le juif assaillant d'Alexandrie, et bien d'autres.

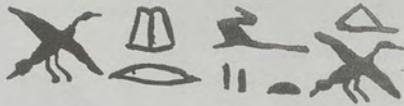
Surprenantes, d'ailleurs, ces amitiés juives de Panaït! L'Egypte a pourtant bien changé depuis 1906! A l'époque on dénombrait 14 millions d'habitants. Il y en a près de 36 millions aujourd'hui. Mais cette progression de l'entassement urbain n'a pas modifié l'amitié que porte le menu peuple, le fellah pour l'étranger qui vient le visiter.

Dans un récit inédit (que nous devons à la gentillesse de l'ami Jean Stanesco), Panaït Istrati raconte son amitié avec Hafif, "l'égyptien aux lèvres voluptueuses et aux cheveux frisés qui n'avaient jamais besoin de ciseaux, au teint brun, au visage toujours souriant, au tarbouche penché sur l'oreille et à la démarche nonchalante dans sa longue robe toujours blanche"! Comme Istrati, le vagabond Hafif était peintre en bâtiment. Ils ont partagé ensemble le travail et aussi le foul (fève cuite assaisonnée d'huile et de citron). Le plat des pauvres au coeur généreux!

Ce sont les conditions de l'amitié égyptienne.

.....
 « "Comme moi, Hafif était lui aussi peintre en bâtiment; il aimait son métier et, peut-être, l'aurait-il aimé davantage si l'amour pour le travail n'avait tant d'ennemis dans la classe odieuse du patronat.

"Nous nous sommes rencontrés un matin dans l'atelier d'un de ces monstres, chacun son "baluchon" d'outils sous le bras. Il me dévisagea d'un air bienveillant et nous nous sourîmes sans nous connaître, car il doit être quelque part écrit que les êtres qui sont faits pour s'aimer doivent se reconnaître dès leur première rencontre. Le contremaître fit son choix et le hasard voulut que nous soyons destinés au même chantier. Nous partîmes ensemble pour l'hôtel Sémiramis, grand bâtiment en fièvre de construction, face au Nil, et dont l'ouverture était attendue avec impatience par la foule de rastaquouères. En route, il fut très aimable et parla le premier avec cette confiance et cette chaleur qui sont la qualité et le défaut d'après lesquels on peut facilement reconnaître les âmes rares et, parfois, d'une véritable grandeur.»



Pour les amis de Panaït, quel beau pèlerinage que l'Egypte!

Alexandrie

D'abord Alexandrie, le port de débarquement, cette ville cosmopolite, où vers 1900 s'entassaient des Syriens, des Maltais, des Grecs, des Roumains, des juifs de toutes nationalités. Ces importantes minorités ont disparu aujourd'hui.

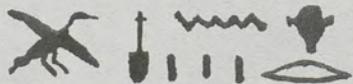
Je n'ai pas retrouvé, au cours de mes voyages, le bistrot du juif Binder, dans la rue Kandak, où Panaït Istrati faisait halte à chacun de ses voyages. Les noms des rues ont changé et c'est en vain que j'ai cherché la taverne à l'enseigne du "Fantassin Roumain". J'ai retrouvé les vieux quartiers qui n'ont guère dû changer en soixante-dix ans. La foule bruyante, les odeurs, les béliers attachés en pleine rue, devant les boutiques, tout cela nous restitue l'atmosphère de l'Alexandrie de Panaït Istrati.

En flanant dans les ruelles étroites des vieux quartiers, tard le soir, j'avais l'impression de retrouver le jeune vagabond Panaït, tel qu'il se dépeint dans sa première lettre à Romain Rolland, du 1er janvier 1919:

"... le travail, la misère, les nuits passées sans abri, des nuits tristes, le cauchemar de mes souvenirs quand, dans les rues d'Alexandrie... je courrais de tous côtés, trempé par la pluie et affamé, évitant les gardes de nuit qui se faisaient des signaux et me traquaient comme si j'étais une bête fauve".

En dépit de ces amers souvenirs, Alexandrie est restée chère au coeur d'Istrati. Peut-être le climat?

Enfin, nous sommes rentrés exténués, à l'auberge de la rue Khandak, après avoir admiré un magnifique crépuscule sur une belle promenade qui longe la mer, près de la place Méhémet-Ali. Cette place même m'a charmé. Européenne et orientale à la fois. Beaux édifices, cafés et magasins modernes. Monde select. Je me figurais l'Egypte comme un pays sale et mi-sauvage. Il n'en est rien. Mon pays est bien plus arriéré. Quant au climat, eh bien, j'ai vu des gens en costume blanc et chapeau de paille au mois de décembre! Ça vaut donc la peine de souffrir parfois, pour vivre ici. Comme si en Roumanie je n'avais pas souffert! Plus le froid. (*Méditerranée (Levèr du soleil)*)



Le Caire

Pour Panaït, Le Caire est la ville où il est sans cesse revenu, pour travailler comme peintre en bâtiment. Il travaille à Héliopolis, cette banlieue riche du Caire où s'édifient les hôtels et les villas des Egyptiens aisés.

L'an dernier, je passais chaque jour devant l'hôtel Sémiramis où Panaït a travaillé avec son ami Hafif.



Le Caire

Notre chantier est à l'hôtel Sémiramis, immense construction au bord du Nil. Des étages supérieurs, la vue est si grande que les ouvriers étrangers, comme moi, s'oublient à contempler le panorama, ébahis, l'outil à la main. L'hôtel devant s'ouvrir incessamment, tous les corps de métiers sont ici au travail à la fois, une centaine d'ouvriers formant une cohue mal dirigée dont un tiers au moins est de trop et ne sait que faire. On erre parfois d'un étage à l'autre pour chercher un contremaître. Il y en a qui, profitant du désarroi, s'enferment dans un réduit et dorment pendant des heures. Aucun chef d'équipe ne connaît exactement le nombre des hommes qu'il commande. Personne n'en souffre. Tous les devis sont chargés, comme de juste, lorsqu'on vous demande de finir vite. On met trois ouvriers là où il n'en faut que deux.

Au début je me faisais du mauvais sang dès que je restais un quart d'heure inoccupé. Même si je ne suis pas fautif, je n'aime pas être surpris par un contremaître en train de ne rien faire, me voir obligé de justifier mon désœuvrement, palabrer avec un homme qui veut avoir toujours raison. Non, le travail, c'est le travail. Si le désir de flâner s'empare de moi, je préfère ôter ma blouse et m'en aller flâner pour mon compte, l'âme en paix.

(Méditerranée (Lever du soleil))

Il a flané le long de ce Nil avec Mikhaïl, croisant, comme encore aujourd'hui, les ânes, les petits troupeaux de cabris et les bandes de chameaux que l'on mène à l'abattoir. Ce n'est pas un des moindres charmes de cette ville prodigieuse. Laissons encore la parole à Panaït:



Ce n'est pas à Alexandrie, mais au Caire qu'on se sent vraiment en Egypte. D'abord, la rue est beaucoup moins européenne. Puis les vieux édifices et monuments arabes sont bien plus beaux et plus nombreux qu'à Alexandrie. Et encore, pour un ignare comme moi, dont l'esprit est obsédé par les visions symboliques décoratives, la ville ne me révéla que les traces d'une vieille civilisation arabe, pour ne pas parler de la population autochtone, qui n'a presque rien d'égyptien, qui est arabe.

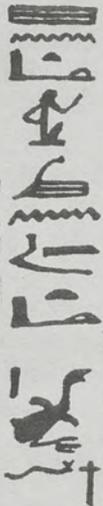
(Méditerranée (Lever du soleil))

L'Hôtel Royal où travaillait Mikhaïl, en 1906, a dû changer de nom. Impossible de le retrouver. Il est vrai que Le

Caire rassemble maintenant six millions d'habitants.

Ce soir-là, traversant le Caire en voiture, nous entendons muets, les clameurs de ses rucs bondées de miséreux allègre de cocottes joyeuses, de soldatesque ivre, de touristes bavards, de marchands ambulants aux cris pleins de tristesse, et nous fines nos amicaux adieux à cette ville, la première dans notre existence, dont le généreux soleil nous réchauffa, en plein hiver, sans nous affamer. (*Le pêcheur d'éponges*)

Port-Saïd



Une autre étape, c'est Port-Saïd où il est demeuré dix-sept jours, ne mangeant qu'une assiettée de soupe, en attendant de trouver un bateau pour se rendre en Inde. Là encore un vieux juif, son hôtelier, lui vient en aide et lui dispense ces conseils de sagesse: "L'art le plus précieux et la sagesse éternelle sont tout près de vous: c'est de passer dans la vie avec le moins de trouble et le plus de calme, et en faisant le moins de mal possible autour de soi. Vivez de cette façon et vous serez un sage et un artiste".

Cette leçon, si elle ne fut pas comprise sur l'instant, restera inscrite dans la mémoire d'Istrati et il l'évoquera dans sa première lettre à Romain Rolland.

L'Egypte des Pharaons

Panaït a remonté le Nil, certainement jusqu'à Louxor et Assouan; il parle aussi de Minieh:

Aussi, est-ce seulement devant les Pyramides et le colosse de sphynx que j'ai retrouvé l'Egypte des Pharaons et de mon enfance. Leur masse écrasante isolée au milieu des sables, exempte de tout tripotage moderne, témoigne, dans sa nudité éternelle, de la passion inaccessible de ces grands rois bibliques qui ont pensé sincèrement à leur âme et l'ont glorifiée à jamais.

Le Nil m'a déçu. Il est boueux comme le Danube. Et il n'a point de crocodiles. Mais les magnifiques palmiers qui le bordent par endroits font également l'Egypte de mes images d'enfance. Quant au musée de Boulac, ses momies m'écœurèrent et tout le reste me fatigue. Je n'aime pas ce qui est catalogué. J'avais hâte d'en sortir et d'aller me reposer dans le beau jardin de l'Esbékieh, où l'entrée coûte une piastre.

(*Méditerranée (Lever du soleil)*)



Entre les hommes et les pierres, fussent-elles prestigieuses, Panaït s'est surtout intéressé aux hommes, aux pauvres, au fellah. En Egypte il a trouvé la liberté, l'amitié et c'est ce qui explique son comportement vis-à-vis de la civi-

lisation Pharaonique. Il s'en est expliqué lui-même :

Mikhaïl, qui me conduit partout, à ses heures libres, n'est pas content de mes impressions, qu'il aurait voulu plus littéraires, plus développées; il s'attendait à ce que j'en fisse de mirifiques descriptions, dignes d'être publiées par un journal. Il me connaît mal, lui aussi, je suis très peu apte à transformer mes sentiments en métier, à en tirer parti.

— Ce qui revient à dire que tu n'es pas artiste, m'a-t-il affirmé. Un artiste n'a de sentiments que pour les exploiter dans son art, qui devient un métier comme un autre, avec cette différence qu'il ne s'apprend pas.

Peut-être bien. Tant pis. Je préfère ne pas être un artiste que me forcer à le devenir au prix de voir ma vie gâchée, si je n'y parviens pas. Car je sais, par l'exemple de tant d'autres, que lorsqu'on se met dans la tête de vouloir être un artiste à tout prix, on ne vit plus que pour ce but-là.

Non, non! J'aime ma belle vie pour elle-même. Je suis heureux de me trouver en Egypte, d'être libre, en mangeant tous les jours, si possible, et même en ne mangeant pas si cela me chante, si parfois la liberté m'est plus nécessaire que le pain. (Je maudirais une société socialiste qui m'empêcherait de vivre à ma fantaisie.) Puis, n'est-ce pas un bonheur encore d'avoir des amis tel qu'un Mikhaïl et un Moussa? Qu'est-ce qu'il me faut de plus? Un peu de santé. — Une « situation »? Je la cède à ceux qui en font le but de leur existence. Quant à l'art, je ne l'aime que lorsqu'il est de première grandeur, comme les étoiles. Eh bien, si je n'en fais jamais, d'autres le feront, et je le goûterai comme si j'en étais l'auteur. N'est-ce pas honnête ce que je dis là?

Moussa ne m'a accompagné que très rarement au cours des incessantes visites que j'ai rendues à tout ce qui est digne d'être vu ici. C'est curieux, il est totalement fermé à ces beautés historiques et monumentales. Il n'en fait aucun cas. En échange, la nature généreuse du pays exalte son âme d'une manière quasi religieuse.

(Méditerranée (Lever du soleil))

On pourrait relever dans son oeuvre bien d'autres allusions à l'Egypte. Dans sa correspondance il est longuement et souvent revenu sur ce sujet.

L'Egypte, c'était son adolescence, ses rêves de l'Orient matérialisés, son amitié avec Mikhaïl.

La seule photo que nous ayons de Panaït avec Mikhaïl a été envoyée d'Alexandrie à Braïla. Elle est datée de 1907. Edouard Raydon a publié cette photo dans le n° du Cahier des Amis de Panaït Istrati.

Le départ de Mikhaïl pour la Russie a contribué à orienter l'esprit de Panaït vers l'occident. Dans Méditerranée (Soleil Couchant) il met l'accent sur cette étape de sa vie.



Écoutons-le :

Il ne me fut plus possible de rester à Braïla, après le départ de Mikhaïl. Je partis le lendemain pour Bucarest.

J'avais le cœur plein d'espoir, malgré la gravité de son état. La tuberculose se prête aux miracles. Comment aurais-je pu songer à son suicide ?

Mais les premiers quinze jours s'écoulerent et je ne reçus rien d'Odessa. Je me dis :

« Peut-être qu'il s'est senti trop fatigué et a pris le train pour Kazan, sans m'écrire. »

Je me mentais déjà, car Mikhaïl n'était pas homme à manquer à sa parole. Puis, un mois, deux, trois... Rien !

Alors je me décidai pour une longue attente, sans espoir, et mê retournai du côté du monde. Un côté du monde où il n'y avait que le socialisme, pour m'occuper l'esprit, et mes voyages, pour me délasser.

J'allai encore trois hivers de suite en Egypte, avec des haltes en Turquie, en Grèce et en Italie, à l'aller et au retour. J'ai raconté ailleurs certains épisodes de ces derniers voyages, que je fis dans la Méditerranée, jusqu'à la guerre balkanique de cette année 1913, où je me vois bloqué à Bucarest, plus seul que jamais

(Méditerranée (Coucher du soleil))

Certains passages de "Nerrantsoula" évoquent la ballade avec Aurel le long du Nil. Si on l'en croit :

L'Egypte, Alexandrie, rêves féeriques de notre enfance, surgirent avec leur incomparable panorama devant nos yeux ternis par le chagrin, fouettèrent la vitalité crépusculaire d'Aurel et obtinrent de lui ces ultimes flammes qui devaient le précipiter dans la tombe. Mais il eut au moins le bonheur de vivre un mirage réel et de ne pas connaître d'interminable agonie. Bien mieux, c'est sur la terre d'Egypte qu'il nous fut donné à tous deux de goûter pour la première fois à ce plaisir unique dont seule la femme est la généreuse trésorière.

Bénie sois-tu, femme anonyme qui sais te donner pour un rien : pour un rire franc qui t'a plu ; pour un mot plaisant qui t'est allé au cœur ; pour un regard enflammé qui t'a brûlé les yeux !... Soyez bénies, vous, coureuses d'Alexandrie et du Caire, amoureuses sans façons qui avez oublié l'infirmité d'un jeune homme au cœur meurtri par une des vôtres et l'avez abreuvé de cette joie limpide qu'il croyait ne jamais connaître !... Soyez heureuses, femmes qui ne demandez rien, femmes qui donnez sans cesse ! (Nerrantsoula)

Bien sûr, à l'époque, la remontée de la vallée du Nil ne pouvait se faire qu'à pied, en train ou en felouque. Il semble que les trois moyens furent utilisés.

L'utilisation du chemin de fer vous empoigne et vous fait saisir la réalité égyptienne de l'époque :





Nuit de vacarme et de fumée puante, passée dans un train bondé de fellahs. Impossible de bouger : le volume de chaque individu était doublé par celui du sac qui l'accompagnait. Ainsi, l'intérieur du wagon semblait un funèbre camion de déménagement chargé pêle-mêle de corps humains et de marchandises, d'où s'échappaient toutes les odeurs et tous les bruits, celles-là plus insupportables que ceux-ci.

C'était une population paysanne que je voyais pour la première fois, mais le spectacle de la misère et de la souffrance qu'elle offrait à mes yeux, je ne peux le comparer à rien de tout ce que, depuis, j'ai vu de semblable. Il y avait dans notre voiture un nombre incroyable d'aveugles aux orbites hideuses, vidées par le trachome. La moitié des autres voyageurs étaient touchés de la même maladie et ne voyaient plus qu'à grand-peine. A tout instant, ils s'essuyaient les yeux avec le dos de la main, ou avec leurs manches crasseuses. Des mères, qui avaient leurs enfants près d'elles ou leur donnaient le sein, changeaient de doigt pour les passer l'un après l'autre, tantôt sur leurs yeux purulents, tantôt sur ceux d'un bébé à demi aveugle.

Nous en étions épouvantés. Et pensant nous trouver dans une voiture destinée à des infirmes nous essayâmes de nous réfugier dans une autre, mais tout le train était pareil à notre voiture : grand convoi de bestiaux humains, loqueteux, sales et voués aux ténèbres. Ce furent sept heures de cauchemar, quand nous comprîmes qu'en Egypte la misère ne doit voyager que la nuit.

(*Le pêcheur d'éponges*)

Devant toute cette misère, la bonté du fellah le touche et l'empoigne; Panaït retrouve les accents de Rousseau (Nerrantsoula - pages 341 et 342):

— Ah! la civilisation!... s'écriait-il souvent. Je vois maintenant : elle est belle! Il eût mieux valu que l'homme restât sauvage!

Cet « homme sauvage », le fellah, quoique misérable à vous crever le cœur, cachait dans sa poitrine le seul gage de civilisation qui compte : la Bonté. Il nous le prouva en nous recevant dans sa cabane de boue et en nous offrant ce qu'il avait : sa fève, le foull arabe. Et cependant, nous étions deux hommes de cette civilisation qui l'écrasait, de cette civilisation qui réduit les gens à la misère, puis accroche à sa porte cet écriteau : Dans cette maison, le colportage et la mendicité sont interdits. (*Nerrantsoula*)

Panaït a redescendu le Nil, de Minieh à Alexandrie, sur une Dahalieh, en glissant au fil du fleuve.

Mon souhait, pour terminer, c'est que tous les amis de Panaït s'essaient à mettre leurs pas dans ceux d'Istrati sur cette terre qu'il a tant aimée.

"Qui a bu l'eau du Nil, en boira".

Si vous voulez en savoir plus

19

Références bibliographiques dans l'oeuvre de Panaït Istrati.

Nous devons à notre ami Alexandre Talex des repères bibliographiques sur l'influence de l'Egypte dans l'oeuvre de Panaït Istrati. Voici l'extrait d'une lettre qu'il m'avait adressée le 12 décembre 1974. Elle intéresse les "Amis".

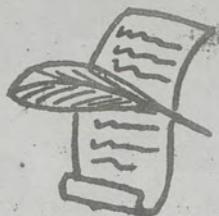
"Panaït a aimé sans réserves l'Egypte, et ses souvenirs sont restés très vifs dans son âme. Cet amour se reflète dans son oeuvre; c'était l'époque héroïque de son vagabondage, quand, à côté de Mikhaïl, il déchiffrait la beauté de la Grande Bleue et la générosité de ce berceau de la civilisation qu'est l'Egypte.

Voilà la bibliographie de ses livres, où il parle de l'Egypte:

- Mikhaïl - Gallimard.
- Entre l'amitié et un bureau de tabac, dans le volume "Le pêcheur d'éponges" et "En Egypte", Editions des Cahiers Libres" (1931).
- La Famille Perlmutter - Gallimard.
- Isaac, le tresseur de fil de fer, Strasbourg, Heissler (1927).
- Méditerranée. Lever du Soleil - Gallimard.
- Dernières Paroles (lettre confession adressée à Romain Rolland à la veille de sa tentative de suicide - 1er janvier 1921).
- Les frères pauvres (manuscrit inédit, inachevé, dont l'action se passe à Alexandrie et au Caire et qui se trouve chez Jean Stanesco).
- Premier mai au Caire (publié seulement en Roumain, quand il était collaborateur au journal ROMANIA MUNCITOARE (La Roumanie Travailleuse). Le récit a été publié dans le "Calendrier du travail", 1912.
- La correspondance avec Romain Rolland contient aussi de nombreuses références (dans sa première partie).
- Nerrantsoula - Gallimard (dans la troisième partie se trouvent de belles pages sur la triste fin d'Aurel en Egypte)."



Buste Linnéus au Parc à Brest



TEXTES OUBLIES DE PANAIT ISTRATI
=====

Madame Monique Jutrin-Klener, notre inlassable amie de Tel-Aviv, nous communique un article de Panaït Istrati, publié par la revue israélienne Turim en juin 1933 (traduction: Micca Beigel), intitulé "Lettre ouverte à un hebdomadaire".

Cet article est une contribution de plus à la connaissance de la pensée intime de Panaït sur un sujet controversé: l'homme de plume, l'écrivain, et son lecteur.

LETTRE OUVERTE A UN NOUVEL HEBDOMADAIRE

Les écrivains audacieux, pleins d'énergie - et, je n'en doute pas, intègres aussi - fondent une nouvelle revue et demandent ma participation. J'accepte; tout en surmontant mes désillusions, j'accepte. Et permettez-moi de dire que l'auteur de ces lignes a cessé de croire dans l'humanité "journalistique" parce que la foi a quitté son coeur. Et pourtant, pourtant...! J'accepte, parce qu'aucun homme n'a le droit de jeter son amertume et sa lassitude à la face d'autres hommes qui tentent, par des idées dignes de respect, de poser les jalons d'un avenir nouveau, d'une vie différente. Y a-t-il d'ailleurs péché plus grave que celui de l'homme qui tue les idées et les espérances alors qu'elles bourgeonnent encore? Cela signifierait que l'humanité, ayant vieilli prématurément et perdu son âme, tient les rênes des jeunes vies et complotte avec l'amertume et le désespoir pour empêcher l'avenir de remplir son devoir! Son devoir qui est d'être plus beau, plus pur que le passé. Loin de moi l'idée de mettre des bâtons dans les roues d'un tel projet! Quitte à ajouter encore une déception au monceau de mes déceptions (puisqu'elles finissent sans doute par s'accumuler dans votre besace également) plutôt que de boucher le futur.

J'ai réglé mes dettes avec le passé et me voici à nouveau, et je tourne une fois de plus mon visage vers ce qui sera demain. Car la tâche éternelle de l'homme consiste à regarder l'avenir, même s'il a le coeur lourd. Et que personne ne sache que nous ne croyons plus en rien, car nous viderons ainsi notre coeur de tout espoir. Et il naîtrait alors des lendemains vieillis d'avance et la vie serait absurde.

Je dis donc : repartons à zéro !

En fait, je pourrais m'arrêter ici puisque je n'ai rien d'autre à déclarer que ce que je viens d'écrire ci-dessus. Mais, qu'y puis-je ? Je suis toujours un insupportable querelleur et je ne sais pas me taire. Et puisque j'ai dit mon mot au sujet de la gent des écrivains, je me permettrai également de parler du lecteur, "l'éternel mystifié". Je veux lui dire, à cet être anonyme, qu'il est, lui le lecteur, le seul responsable de cette morale amoralisée des prostitués de la plume !

Ecoutez-moi donc, lecteurs ! A qui la faute si l'homme de plume devient un mystificateur, pire qu'Al Capone, un voleur qui se met sous l'égide des gouvernements qui le placent à côté des grands du peuple - à qui la faute ?

Et je m'interdis d'emprunter des voies détournées ; je parlerai droit - selon l'expression populaire - et je témoignerai d'après mon expérience de la vie. Car j'ai vieilli sans jamais avoir vu un écrivain de vérité, un homme intègre, qui eût des disciples vraiment fidèles et qui soit aimé et soutenu par toi, le lecteur ! Je n'ai jamais rien vu de tel. Est-ce seulement le fait du hasard ? Non, ce n'est pas le hasard. Il existe une raison. Et la raison, c'est que les intérêts du lecteur vont au plus facile et qu'il s'enflamme pour des sottises qui le dispensent de sa tâche véritable : celle de revendiquer ses droits en tant qu'homme. Voilà la racine du mal, voilà la raison de la dégénérescence.

En conclusion, voici ce que je vous souhaite, frères écrivains : suivez votre voie et apprenez à créer un public de lecteurs à votre hauteur !

PANAÏT ISTRATI



Avez-vous abonné un ami ?

PANAÏT ISTRATI

ARTICLE OUBLIÉ

LIBER AMICORUM ROMAIN ROLLAND

En hommage à Romain Rolland, lors de sa soixantième année, l'éditeur suisse Roniger publia " Liber amicorum Romain Rolland ", ouvrage composé d'articles et de récits d'écrivains et de diverses personnalités à la gloire de l'auteur de " Jean Christophe ".

Nous avons tiré de ce florilège les pages suivantes dans lesquelles Panaït Istrati exprime à Romain Rolland sa profonde reconnaissance.

LES TROIS PHASES DE MON ROMAIN ROLLAND

Pierre-Jean Jouve, dans son " Romain Rolland vivant ", affirme qu'on éprouve quelque pudeur à dire à un ami combien on l'aime. C'est une vérité d'Occident. Elle ne m'a pas empêché de dire à Jouve, ainsi qu'à d'autres amis d'aujourd'hui, combien je les aime. Et je sais qu'ils ont été bien heureux de l'entendre et aussi, à leur tour, de me le dire ... autant que l'esprit de la civilisation occidentale le leur permit. C'est que, pour aimer avec force un homme et ne pas avoir peur de le lui dire et de le lui prouver, il faudrait, d'abord, être simple d'esprit, ensuite très pauvre, très heureux et très malheureux, tout à la fois, ce qui n'est pas le cas de l'Occident, en général.

Ce fut toujours mon cas et celui des hommes que j'aimai . On comprendra donc, - et je ne demande pas à être excusé, - pourquoi j'ai toujours aimé passionnément : cela me rendait heureux; pourquoi je l'ai toujours avoué sincèrement : cela rendait heureux l'autre ; et pourquoi, dans notre amour, nous cherchions à nous le prouver au prix du sacrifice même : cela nous faisait espérer que seulement de cette façon l'humanité arriverait un jour à se débarrasser de sa plus ignoble laideur : l'égoïsme brutal.

Et qui devait me donner raison d'avoir agi ainsi ? Qui devait me ramasser comme une épave de l'ignominie sociale, me panser les blessures, me réchauffer le coeur et me combler de tendresse ? Mais, précisément - en premier lieu, Romain Rolland, et aussitôt après lui, tous ses amis !

C'est donc bien vrai que, d'un bout à l'autre de la terre, l'homme est le même; qu'il peut être humain; que l'esprit ne l'empêche pas d'avoir du coeur et d'être juste. Qu'est-ce qui nous retient alors d'avouer notre amour et de le propager avec flamme ? La civilisation ? Abattons-la donc, et soyons " barbares ".

Avant d'aimer Romain Rolland, j'ai aimé des hommes de ce monde, et avec la même force. Nous nous sommes rendus heureux et malheureux, toujours en nous aimant, car l'amour n'est pas un obstacle au malheur.

Et je ne me serais jamais plaint de mon existence, - tout en maudissant et en luttant contre l'injustice sociale, qui me créait des douleurs stupides-si la mort et le massacre mondial ne m'avaient séparé de toutes mes affections.

C'est ainsi que, seul et trop malheureux dans le plus beau pays du monde, entre les années sombres de 1916 à 1918, je fus près d'être vaincu par l'isolement. C'est terrible quand on n'a plus d'ami à qui dire combien on est joyeux et combien triste ! Et cependant, l'ami auquel j'aurais pu dire cela, était tout près de moi : il était à SIERRE, travaillait pour la paix, se promenait, s'attendrissait et souffrait en compagnie de Jouve, Desprès et d'autres, et entendait peut-être le bruit formidable de mon tracteur "Case", qui défrichait et fai-

sait retentir la vallée du Rhône, entre Sierre et Villeneuve. Et moi, je ne me doutais pas de son existence. A un pas de lui, le frôlant peut-être dans mes courses en "bécane" sur les routes du Canton du Valais, pendant toute l'année 1918, et quand même, la destinée ne voulut m'offrir le moindre signe qui m'eut permis de le découvrir !

Penché sur le visage des classiques français, je ne soupçonnais pas que le visage le plus rayonnant de bonté, le plus empreint de pitié humaine, était là, prêt à me secourir.

Une main anonyme devait venir peu après, soulever le coin du voile et me le montrer.

Malade, dans le sanatorium Sylvana-sur-Lausanne, au commencement de 1919, je décourageais le peu d'hommes qui m'adressaient la parole. Un de ceux-ci - que sa vie soit heureuse ! - un journaliste suisse-allemand, voisin de table, s'écrie un jour, au milieu d'un tête-à-tête sur la littérature :

- Mais, enfin qu'est-ce qu'il vous faut ? Tolstoï ne vous suffit pas ?

- Plus ...

- Vous avez raison : il est rasant avec son Evangile. Balzac, alors ? C'est un colosse de la foi !

- Je le préfère, mais aujourd'hui, c'est encore de la littérature, et je voudrais... une sorte de chant du coeur, une main brûlante sur ma nuque... une sincérité qui vint d'en haut, pour répondre à notre sincérité d'en bas : il n'y a plus d'hommes, en haut ?

- Connaissez-vous Romain Rolland ?

- Qui est-ce ?

- Ah, bon ! Commencez par lire ses trois Vies des hommes illustres, puis son Jean-Christophe.

C'était bien le moment. Ma plus grande affection, la seule qui me tenait encore debout, de loin, ma mère venait de s'éteindre elle aussi, dans la même semaine que la mère de celui qui me parlait, par la bouche de Jean-Christophe, du désespoir filial, qui est le même dans tous les coeurs aimants, et de la vanité de nos aspirations le jour où nous n'avons plus qui aimer.

Nous n'avons plus qui aimer ? Mais, si : Romain Rolland; reste toujours de la place pour l'amour des hommes : reste l'Humanité "qui souffre, qui lutte, ou qui ne lutte pas". Debout, ami !

J'essayai de me tenir debout, entre les machines du garage "Peugeot", à Genève, mais lorsqu'on souffre, on ne peut pas se tenir debout entre des machines, et alors, j'allais me mettre dans mon lit, baisser les rideaux et penser :

- Ah, me disais-je, en relisant les pages qui m'allaient au coeur, si je pouvais seulement dire à cet ami combien sa parole m'est salutaire, et avoir un mot, une preuve qu'il croit dans ce qu'il dit, que je sache que ce n'est pas de la littérature. Je ne veux rien : qu'il me permette uniquement de baiser une ligne écrite de sa main, pour moi, pour ma douleur !

(Aujourd'hui, quand, à mon tour, je reçois journellement de mon pays aux maîtres étrangleurs, de navrantes demandes de pansement, " pour moi ! ", " pour ma douleur ! ", " et de ta main ! ", - auxquelles j'aimerais mieux mourir que de ne pas répondre, - aujourd'hui je comprends qu'il est plus commode d'être littérateur " sceptique, fin, raffiné ").

Ami Rolland ... Je bénis ce jour qui me permet - de votre vivant et à la face du grand monde à l'âme assoiffée de sincérité, - de parler de cette première phase de votre influence sur la vie d'un homme. Elle est la plus importante de toutes. Elle fut décisive pour ma vie. Je devais être mort dès le 3 janvier 1921, par suite d'une erreur : l'erreur de n'avoir pas laissé d'adresse à l'hôtel où vous étiez "descendu pour un long séjour", disait la "Tribune de Genève", pour douze heures, en réalité.

Depuis 1919, - quand ma lettre me fut retournée avec la mention "parti sans laisser d'adresse", - et jusqu'en 1921, j'ai vécu deux années en vous lisant et en me demandant sans cesse : "Est-il possible que cet homme n'ait pas voulu recevoir ma lettre ? Est-elle, vraiment, si laide, l'existence ?".

Et un jour de triste janvier, d'autres peines y aidant, je me suis répondu : "Oui, elle est laide, finissons-en !".

O, artistes de coeur ! - Ecrivains à la parole brûlante ! Veuillez laisser vos adresses partout où vous descendez publiquement malgré vous. Dites, en quittant une pension :

- Madame l'hôtesse ! Je suis un homme bien dangereux ... Voici vingt sous pour le facteur et priez ce brave homme de faire suivre ma correspondance. S'il ne le fait pas, des êtres humains pourraient tomber morts, dans quelque coin du monde, - des êtres bons et innocents, que j'empoisonne tous les jours invisiblement.

Prenez cette précaution, ô amis qui écrivez des choses inouïes, et si vous ne le voulez pas, n'écrivez plus, laissez les hommes à leurs amours bêtes à leurs haines encore plus bêtes et à leurs littérateurs "fins" et "sceptiques" !

La seconde phase de l'influence de Romain Rolland sur moi, commence le jour où, - en sortant vidé de vie, de l'hôpital de Nice, - je me suis rempli d'une nouvelle vie que j'ai puisée dans la première lettre. Cette lettre m'attendait déjà à la maison : une enveloppe bleue à "l'écriture fine, ailée", et qu'on ne pourrait confondre avec nulle autre écriture, - la première de ces enveloppes qui devaient me suivre, après, partout, et m'apporter la nourriture de l'âme, alors que je cherchais celle du corps, dans les villages des Alpes Maritimes, la main droite estropiée, l'appareil photographique sur le dos, battant les foires et les fêtes, me faisant insulter par les gendarmes et estimer par Romain Rolland.

Je ne parle pas au figuré quand je dis que cette première lettre m'avait rempli d'une nouvelle vie. Elle m'a rempli effectivement et avant de l'ouvrir ! Quoique défaillant, je me suis tout de suite dit, comme au temps de mes grandes amitiés : "Allons honorer cette réponse avec un bon verre de vin, un bon café et une bonne cigarette ! Et réjouis-toi coeur : l'ami est là !".

L'ami était là. Et cet ami réalisait le miracle singulier pour notre temps de confirmer, par lettre particulière adressée à un camelot bousculé par les agents, sa foi bouleversante, professée dans ses livres.

Alors, pour le récompenser de sa générosité, je me suis mis à l'écraser avec enthousiasme : je lui écrivis, pendant cette année 1921, au moins deux cents pages de lettres et il dut me répondre tous les huit ou quinze jours, en se plaignant du manque de temps et de santé, du nombreux courrier, et en ne cessant pas de me prier d'écrire autre chose que des lettres.

- "Mais non, pensais-je, c'est très bien comme cela : maintenant, que j'ai une ligne écrite de sa main, je veux le bras même !".

C'est ainsi, une parole roumaine le dit bien : "Celui que tu as sauvé de la mort, t'empêchera plus tard de vivre".

Et cependant, ce ne fut pas tout à fait ainsi. Je compris qu'il devait vivre lui aussi. Je le lui permis. Et je me suis mis à écrire autre chose, pendant tout l'été 1922.

Puis, je suis allé le voir, l'automne de cette même année.

Il m'est arrivé, comme chef de délégation ouvrière, de perdre devant un préfet ma contenance et mon esprit. Dans la villa Olga, je suis entré tranquillement, le coeur ferme, l'esprit présent, comme on est lorsqu'on pénètre dans une cathédrale, à l'heure où le curé joue au "Jass" et mange de la "fondue" pour parler suisse.

Je ne craignais qu'une chose : c'est de tomber sur un homme trop poli. Il n'en fut rien : le Romain Rolland de Jean-Christophe et celui de ses lettres était bien l'ami.

Après huit jours de visite, en nous séparant pour ne plus nous revoir jusqu'au moment où j'écris ces lignes, je lui avouai mon appréhension :

- J'avais peur de vous, avant de vous voir ... Maintenant, je n'en ai plus.

- Moi aussi, j'avais peur de vous ! (Il avait bien de quoi !), mais maintenant nous sommes amis.

Et il m'appela : " flamme inextinguible ".

Cette " flamme " continue à brûler, alimentée par l'huile sainte qu'il envoie par-dessus monts et vallées et mers, à tous ceux qui en éprouvent l'ardent besoin. Il est en ce moment avec moi, comme il est avec tous son monde invisible : dans le calme agissant. C'est la troisième phase de mon Romain Rolland et la définitive.

" Je ne sais pas ", me disait-il dans sa première lettre (je cite de mémoire), - " je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette force qui est en vous, mais je la sens, elle existe, et brûle en des passions ".

La voilà, mon ami : elle brûle aujourd'hui, en d'autres passions, les passions que vous avez bien voulu lui jeter en pâture. J'ai perdu mon bon sommeil et mon appétit, je me lève à quatre heures du matin, et je pense. Je ne vois plus la belle montagne, les champs et la mer, je n'entends plus le bruissement du feuillage et l'hymne des oiseaux comme autrefois. Mes jambes, engourdis sous la table, ne connaissent presque plus le bonheur de la marche sur la route qui traverse la forêt : je reste et écris.

Et des hommes de mon pays aux maîtres étrangleurs me demandent :

- "Que feras-tu, maintenant " ?

Je leur réponds, publiquement et en particulier :

- Maintenant ? Maintenant, je crois, je crois toujours, je lutte et j'espère, avec la minorité qui croit, qui lutte et qui espère, mais si vous ne voulez pas vous unir à cette foi, à cette lutte et à cet espoir, alors bientôt, je pourrais faire un homme repu, encore un homme repu sur cette terre où des artistes et des littérateurs deviennent aussi allègrement repus que ce brave fabricant de gaz asphyxiants qui les admire et leur fait place à sa table. Voilà ce que je pourrai faire bientôt, et ce que je ne ferai jamais, parce que cela se fait depuis trop longtemps, et parce qu'il m'a été donné dans ma vie de devenir ami de Romain Rolland, qui aurait pu le faire lui aussi, qui ne l'a pas fait, et qui mourrait de chagrin s'il me voyait le faire, à ses soixante ans !

Panaft Istrati

Alexandre TALEX



UNE AMITIE IGNOREE :
=====
PANAIT ISTRATI ET ARTHUR PARCHET
=====

Sur l'amitié entre Panaït Istrati et le compositeur Suisse Arthur Parchet, on connaissait peu de chose. Cette amitié n'est même pas mentionnée par Istrati dans aucune de ses pages autobiographiques. Chose étrange, parce que dans la correspondance d'Istrati avec Romain Rolland, il y a cinq lettres (1) qui nous apportent le témoignage d'une tendre et forte amitié entre l'écrivain Roumain et le compositeur Suisse. Si nous ajoutons à celles-ci une lettre de Parchet adressée à Istrati au début de l'année 1935, nous aurons la possibilité de reconstituer une belle page de la biographie istratienne.

Ils se sont connus, entre 1917 et 1918, dans le canton du Valais. En ce temps-là, Panaït Istrati luttait âprement pour son pain, le long de la vallée du Rhône et du lac Léman. Lutte sans répit et sans succès. "Seul et trop malheureux, disait-il, dans le plus beau pays du monde, entre les années 1916 et 1918, je fus près d'être vaincu par l'isolement. C'est terrible quand on n'a plus d'ami à qui dire combien on est joyeux et combien on est triste! Je décourageais le peu d'hommes qui m'adressaient la parole..."

Parmi "le peu d'hommes" qui lui ont adressé la parole, se trouvait certainement Arthur Parchet qui travaillait comme professeur de musique à Sion, dans le même canton. Dans sa lettre adressée à Istrati, il nous révèle quelques détails de sa biographie. Le caractérisait "un emballement forcené pour tout ce qui est grand, beau et bon. Je n'ai jamais composé quelque chose en vue d'un gain matériel, mais uniquement parce que j'avais quelque chose à dire et exprimer... Je suis tellement seul. J'ai soif d'amitié". A cause de leur vie mouvementée, les deux amis se trouvaient sans aucune nouvelle. C'est Romain Rolland qui se fait, en 1926, l'intermédiaire de leur nouvelle rencontre.

Un jour, il écrivit à son ami Istrati, lui demandant: "Connaissez-vous un compositeur de Vouvry (Valais) qui se réclame de vous? Il est dans une misérable situation. J'ai écrit pour lui au chef du département des Beaux-Arts"

(1) Romain Rolland à Panaït Istrati (lettres du 18 et 23 juillet 1926); Panaït Istrati à Romain Rolland (lettres du 20 et 22 juillet et du 29 octobre 1926).

du canton du Valais (à propos d'un recueil de chants populaires, qu'il a envoyé, il y a deux ans). Mais vous connaissez les "officiels"! Il faudrait votre trique pour les arracher à leur sommeil".

A cette nouvelle inattendue, Panaït Istrati tressaillit de tout son être, en proie à ses chers souvenirs: "Quelle énorme nouvelle m'apporte votre lettre de ce matin! Je retrouve, enfin, par vous, mon gros Arthur, mon bon, mon pauvre, mon misérable, mon grand Arthur Parchet. (Seigneur pardonne-moi, quand je te maudis parfois. Je sais que je suis un des hommes les plus riches de la terre, riche par la fortune de mes grandes affections). Vous ne savez pas, ami tendre, ami dur, grand ami!, - vous ne savez pas à quel être humain vous avez touché dans la personne d'Arthur Parchet, dans l'immense loque de mon Arthur".

Oui, c'est vrai: le compositeur Suisse était arrivé à être une loque, à cause de la persécution du clergé de son canton, "le plus amoral, le plus hypocrite qui soit au monde". Ce clergé lui refusait tout travail. En 1935, il se trouvait complètement démoli. Il avait tout perdu: son unique enfant, sa place à l'école et même sa foi dans la musique, dans sa possibilité de l'exprimer: "La musique est ma seule joie, mais quand on doute de soi, elle devient le plus cruel tourment (...) Quelle rage de se sentir impuissant à renverser cette infecte société de cagots".

Panaït Istrati connaissait bien son drame, "cette vieille histoire d'entre Parchet et son canton: un homme qui déteste les curés et le crie, comme il le faut, ne peut rien attendre du canton le plus catholique de la Suisse (...) Sûrement, ces fossoyeurs lui ont retiré le dernier morceau de pain!.." Le clergé avait imposé son boycottage à un tel degré que les éditeurs refusaient d'acheter ses oeuvres, et, en 1935, il avait "plus de 200 oeuvres chorales à vendre".

Soucieux du sort de son misérable ami, Istrati supplie Rolland de l'aider: "A genoux je vous prie de faire pour Parchet tout ce que vous pouvez. N'attendez rien des "officiels". (...) Si vous vous décidez à le faire, ce serait à une condition: que vous mettiez, en même temps, la main à la poche, en me créditant de tout ce que vous lui avancerez. Je vous rembourserai tout, un jour. Avec Parchet, avec tous mes amis, dans notre amitié, cela se passe ainsi. Ainsi cela se passe dans la votre, également. Je sais ce que vous faites et j'ose vous dire: faites encore et encore! Moi, momentanément, je suis par terre: de 25 000 francs que j'ai touchés dans les derniers deux mois, un quart je l'ai dépensé à mon usage personnel; le reste, à droite et à gauche (je ne

fais jamais "la bombe")".

29

Et, pour le convaincre qu'il était "de nous", Istrati ajoute: "Je n'ai pas la compétence pour vous parler d'Arthur l'artiste, - l'artiste qui a raté sa vie ou qui a réalisé peu de choses, - mais je saurai vous parler de l'ami Parchet, cette autre moitié de lui: l'ami-ennemi, qui déborde l'artiste et l'empêche de se réaliser. Savez-vous quelle est l'aqua-forte qui prouve à mes yeux le degré de pureté de mon or-humain? La voici: j'écoute, je reparque et j'inscris dans mon coeur d'une façon ineffaçable, la chaleur, la tiédeur ou la froideur dont un homme me parle de ses passions, mais spécialement de la passion amicale (...). Eh bien! aujourd'hui, après avoir jugé vos amis, les nôtres, aujourd'hui l'occasion s'est présentée pour que j'ose écrire ici, nettement: vous êtes aimés par vos amis, avec le cerveau (...) Arthur Parchet est le seul artiste de l'Occident qui m'a parlé de vous, ainsi que de toutes ses passions, avec le coeur! Concluez maintenant, de l'énorme nouvelle que vous m'apportez".

Aimer avec le cerveau ou avec le coeur, belle occasion pour Istrati de réaffirmer son "principe" dans l'amitié, dans la façon d'agir et de penser dans la vie: "Quand le coeur m'a fait trop de mal, je l'ai mis dans mon cerveau et j'ai trouvé l'équilibre, en chauffant à mongré le dernier, sans refroidir le premier. C'est exactement le contraire qui se passe dans l'amitié occidentale: alors que le coeur ne me fait aucun mal, je prends le cerveau et je le fourre dans ma poitrine, pour avoir l'air de faire quelque chose, pour attiédir et rien embraser. (Je saigne, en me voyant obligé d'écrire cela: que de rêves enterrés vivants! Sarréevitée: qu'elle me fiche la paix le plus tôt possible et l'art aussi)".

Panaït Istrati et Arthur Parchet se sont rencontrés dans la même façon d'aimer la beauté de l'Art, mise au service de la vérité et de l'amour pour l'homme vaincu. Ils se sont rencontrés dans ce besoin vital d'avoir encore un coeur, mis dans leurs cerveaux. Et puis, cette "autre moitié de lui" qui est l'essentiel dans la vie de tout artiste, cela signifie: ami de l'Art, de sa pureté, et de l'homme écrasé par son destin et une société injuste; ennemi de toute bassesse, de toute trahison, de tout conformisme. L'artiste, ami-ennemi, paye l'adoration de l'Art et de l'Amour, avec son sang; le prix de cette adoration: la souffrance...

Romain Rolland a été incapable de faire aucun effort matériel pour Parchet. "Je regrette, écrit-il à Istrati, de ne pouvoir rien pour lui. Tout le monde me saigne". Peut-être qu'Istrati l'a aidé, à l'occasion de son "séjour de

deux mois" dans la clinique "Victoria", de Montana-sur-Sierre, en automne 1926. Il y a une carte postale illustrée (datée du 29 octobre 1926), dans laquelle Panaït renseignait son grand ami sur son état de santé: "La bronchite m'a rouvert une ancienne plaie au poumon. Analyse bactériologique positive, coeur affaibli". Sur cette carte, se trouvent quelques paroles de Parchet: "Cher et honoré Monsieur Rolland, encore une fois merci pour vos lignes qui m'ont remonté le moral". Donc, Istrati et Parchet se sont rencontrés en 1926, régaland leurs coeurs insatiables.

Trois mois avant la mort d'Istrati, arrivait à Bucarest une lettre endolorie de la part de Parchet, qui lui confiait le désastre de sa vie, sa solitude qui le tourmentait, son effondrement: "Je suis un raté (...) Si tu savais, mon Panaït, combien je t'aime et admire! Moi, avec toutes mes faiblesses"...

Jusqu'à présent, nous n'avons pas retrouvé de lettres de Panaït Istrati à son malheureux ami de Sion. Peut-être que cette évocation sera favorable dans cette direction.

Reprenant le "cas Parchet" dans une autre lettre, Istrati prévenait Rolland sur "ses défauts": "Si vous touchez à l'homme, sûrement il vous déplaira, car il doit être complètement démoli: il buvait et il doit boire davantage, aujourd'hui. Ah, qui décrira jamais la tragédie de ces Oncles Anghel-là?.."

Arthur Parchet avait six ans de plus que Panaït Istrati. Il pesait 120 kilos il lui fallait normalement, deux kilos de bifteck par jour et deux litres de vin. "C'est tout, conclut Panaït, ce que Parchet demandait à la vie contre toute cette masse d'émotions et de tendresse qu'il lui livrait". Georges Ionesco connaissait aussi Parchet; parfois il plaisantait, sans rancune: "Quand pourrons-nous aller en Suisse, avec, sur notre dos, un demi boeuf et un fût de pinard!?"

L'automne de l'année passée, la Mairie de la commune de Vouvry (Valais) a célébré le 90^e anniversaire de la naissance de Panaït Istrati, en présence de sa veuve et de l'Ambassadeur de Roumanie en Suisse. A cette occasion, on a apposé une plaque commémorative "Panaït Istrati", sur les murs de la Mairie, à côté de celle d'Arthur Parchet (1878-1946). Les deux bons amis se sont ainsi retrouvés dans la mémoire de la postérité.

Nous finirons cette évocation en reproduisant intégralement la seule lettre de Parchet.



Mon cher P

Voilà 4 ans et
deux ans que
elle pas au ju
me réponse, je
y a en ce mon
d'une négligenc
quelques mois,
"valaisan"), qu
ton nom, tes
Paris.

En tout cas, je
tout depuis que
cher ami, tu e
lité de cheval
avec toi, car
destin pouvait

Rolland vien
to de récen
Pauvre cher
ement en aide,
trois ans je
que la crise
tout travail
rables et qui
issant à renve
seul. J'ai

deux ans, d
et si affectu
tu le désire
en Valais, ce
erait ampleme

Parchet confon
préface.

Mon cher Panaït,

Voilà 4 ans et demi que je n'ai aucune nouvelle directe de toi. Il y a environ deux ans que je t'ai écrit à l'adresse d'un de tes éditeurs (je ne me rappelle pas au juste si c'était Rieder ou Editions de France). Ne recevant aucune réponse, je ne savais trop que penser. Ton silence m'inquiétait, car s'il y a en ce monde quelqu'un que j'aime d'est toi. Mais peut-être, par suite d'une négligence quelconque, ne t'a-t-on pas fait parvenir ma lettre. Il y a quelques mois, j'ai chargé un Valaisan (qui a la chance de ne rien avoir de "valaisan"), qui demeure à Paris, de chercher à te voir. Il connaît très bien ton nom, tes livres. Il ne m'a rien écrit et je pense que tu avais déjà quitté Paris.

En tout cas, je suis très triste et extraordinairement inquiet à ton sujet, surtout depuis que j'ai lu la préface de ton "Bureau de Placement" (1). Pauvre cher ami, tu en es vraiment là? Si seulement je pouvais te donner de ma vitalité de cheval, avec quelle joie ne le ferais-je pas! J'espère que Bilili est avec toi, car je suis persuadé qu'elle est la plus admirable compagne que le destin pouvait te donner.

R. Rolland vient de me passer ton adresse, en me faisant savoir qu'il a eu de toi de récentes nouvelles et que tu te débats contre la maladie et la gêne. Pauvre cher grand coeur! Ah!, si seulement je pouvais te venir fraternellement en aide, mais hélas! je me trouve dans une épouvantable purée. Depuis trois ans je ne puis vendre une seule composition, les éditeurs prétendent que la crise leur a enlevé leurs débouchés. Et l'Etat (lis: clergé) me refuse tout travail, dont il préfère charger des petits abbés prétentieux et incapables et qui ont déjà largement de quoi vivre. Quelle rage de te sentir impuissant à renverser cette infecte société de cagots! Et puis, je suis tellement seul. J'ai soif d'amitié. Sais-tu aussi que mon cher gosse est mort, il y a deux ans, dans sa vingt et unième année? Lui qui était fort comme un ours et si affectueux pour son papa.

Si tu le désires, je te raconterai en détail toutes les infamies que j'ai subi en Valais, ce pays soi-disant "évangélique". Ton génie de conteur y trouverait amplement assez d'étoffe pour un nouveau livre.

(1) Parchet confond le titre. C'est "La Maison Thüringer", avec sa belle préface.

Un cas typique: une jeune paysanne du Haut-Valais demande à une autre: "Dis, est-ce que M. le curé t'a donné quelque chose pour le gosse qu'il t'a fait?" - "Non, mais tu sais, il a été bien gentil, car il ne m'a rien demandé pour le baptême..."

Telle est bien la mentalité valaisanne. Crois-moi, il est diablement dur d'être condamné par la force des choses de rester dans ce pays qui est le plus amoral, le plus hypocrite qui soit au monde. L'Allemagne, en démente aujourd'hui, surtout au point de vue artistique et intellectuel, m'était un paradis comparé au Valais.

Tu te rappelles, déjà en 26, je doutais de mon talent. R. R. m'a alors remonté un peu le moral par son jugement sur mon poème symphonique. Maintenant, c'est encore pire et je vis dans la continuelle obsession que tout ce que j'écris n'a aucune valeur, et c'est terrible. Je n'ai jamais composé quelque chose en vue d'un gain matériel, mais uniquement parce que j'avais quelque à dire, à exprimer et parce que la musique est ma seule joie, mais quand on doute de soi, elle devient le plus cruel tourment.

J'ai plus de 200 oeuvres chorales à vendre (à peu près autant sont imprimées). Les éditeurs ne m'ont acheté que les moindres, les meilleures, parce que difficiles, ne leur faisant pas entrevoir assez de profit. Je continue néanmoins à travailler quoique souvent je me demande: "A quoi bon". Car je n'ai plus personne, je n'ai plus mon enfant à qui cela pouvait profiter, plus tard.

Quelle différence dans notre existence. Moi j'ai eu une enfance et une jeunesse heureuses. Les difficultés matérielles n'ont commencé que pendant mes études à Stuttgart et Berlin, mais l'avenir me souriait et, d'après l'avis de plusieurs maîtres, mon talent devait rendre mon nom célèbre. Oui, si j'avais pu rester dans une ambiance artistique. Mais ici je suis devenu un raté, surtout quand je compare mes oeuvres actuelles (à quelques exceptions près) à celles que j'écrivais dans d'autres conditions. Tandis que toi, tu as eu une vie qui t'a mené toujours plus haut. Ta pauvreté actuelle, si injuste qu'elle soit, est une gloire pour toi, car elle vient de la bonté inlassable de ton grand coeur. Si tu savais, mon Panaït, combien je t'aime et admire! Moi avec toutes mes faiblesses, mais aussi avec mon emballement forcené pour tout ce qui est grand, beau et bon.

J'ai lu, par hasard, dans les "Nouvelles Littéraires", ton émouvante lettre ouverte à R. R. Y a-t-il répondu et comment? Etes-vous réconciliés?

Donne-moi de tes nouvelles, je t'en prie, si possible avec bien des détails. Crois-moi, il ne se passe pas un jour sans que ma pensée ne vole vers toi.

Je t'embrasse de tout mon amour fraternel, ainsi que Bilili.

Arthur

Vouvry, le 6.1.55

P.S. Sais-tu que, à part tes premiers livres, que tu m'as envoyés en 26 et 27, je ne connais rien de tes oeuvres (excepté "Bureau de Placement"), n'ayant pas eu les moyens de les acheter. Pourrais-tu me les faire parvenir? J'en aurais une grande joie.

J'ai aussi perdu les deux seuls hommes que j'aimais au pays (l'un P. Fioley) et avec lesquels on pouvait causer d'art, de la nature, bref de tout ce qui a une valeur réelle. Maintenant, je ne sais plus personne et tu avoueras que c'est plutôt pauvre pour donner de l'inspiration, d'autant plus que je suis privé depuis trois ans de tout concert.



Bibliographie

vous lirez :

Monique Jutrin-Klener

PANAÏT ÎSTRATI, UN CHARDON DÉRACINÉ

" On lira avec plaisir et profit le livre de Monique Jutrin-Klener, attentif, chaleureux, bien informé sur les sources et les épisodes d'une vie aussi rugueuse qu'inconfortable. L'homme qu'on y trouve ne déçoit pas et l'oeuvre s'en trouve remarquablement éclairée."

(Jean Vagne. La Quinzaine Littéraire)

Collection "La Découverte"

1 vol. 23,60

FRANCOIS MASPERO éditeur
1, Place Paul Painlevé
75005 Paris





Table des matières

DES NUMÉROS 1 A 18



Jean STANESCO

SOMMAIRE DU "BULLETIN" DE L'ASSOCIATION
 "LES AMIS DE PANAIT ISTRATI"
 Numéros 1-18 (1968-1975)

1. MANUSCRITS INEDITS D'ISTRATI

- Silhouettes roumaines de guerre: L'Evadé d'Outre-Rhin, N° 8, juillet 1971, pp. 7-10 (Trad.: Hélène Guilliermond).
- Rencontre avec un Egyptien, peintre en bâtiment, N° 9, nov. 1971, pp. 5-8.
- Dernières paroles..., N° 11, juillet 1972, pp. 7-13.
- Père Popa, N° 12, Nov. 1972, pp. 16-22 - N° 13, avril 1973, pp. 9-13 - N° 14, nov. 1973, pp. 5-12 - N° 15, mars 1974, pp. 19-24 (Trad.: Jean Stanesco).
- Pages de carnet intime, N° 14, nov. 1973, pp. 13-22 (Trad: J. Stanesco).
- Les chercheurs de Foi: Dans les docks de Braïla, N° 15, mars 1974, pp. 9-18, (manuscrit inachevé).
- Hors du monde, dans le monde et pour le monde: Méditations, Souvenirs, Rêves, Pensées, N° 16, nov. 1974, pp. 5-12 (Présentation: A. Talex).
- Notre mort loïque, N° 16, nov. 1974, pp. 13-18 (Trad.: H. Guilliermond).
- Christian Rakowsky, N° 17, janvier 1975, pp. 5-12.
- Au cours d'un "raccord", N° 17, pp. 13-20 (Trad.: H. Guilliermond).
- Une rencontre, N° 18, septembre 1975, pp. 6-16 (manuscrit inachevé).
- Pendant la traversée, N° 18, septembre 1975, pp. 17-21.
- Sarkiss, pages autobiographiques, N° 18, septembre 1975, pp. 22-24.

2. ARTICLES PARUS DANS LA PRESSE ROUMAINE, INEDITS EN FRANCAIS

- Un mot sur Romain Rolland - l'homme, N° 4, pp. 17-19 (Trad.: A. Gala-teann).
- Adolescence tourmentée, N° 5, pp. 17-18 (Trad.: H. Guilliermond).
- Notre Stéphan, N° 5, pp. 13-14.
- Pourquoi je me suis retiré à Braïla, N° 9, Novembre 1971, pp. 13-17 (Trad.: H. Guilliermond).
- Panaït Istrati et les jeunes écrivains, N° 10, mars 1972, pp. 5-6 (Trad.: H. Guilliermond).
- Une explication, N° 13, avril 1973, pp. 5-5 (Trad. Lucien Enesco).

3. CORRESPONDANCE INEDITE

- Lettre au Cercle Culturel "Stéfan Gheorghiu", Braïla, N° 3, pp. 5-8 (Trad.: H. Guilliermond).
- Ma première rencontre avec Romain Rolland - Villeneuve, le 26 octobre 1922, (5 lettres adressées à Georges Ionesco), N° 3, pp. 10-12 - N° 4, pp. 5-9 - N° 5, pp. 7-12 - N° 6, nov. 1970, pp. 11-13.

- Deux lettres à Georges Ionesco (datées: Nice, le 15 avril 1925), N°6 nov. 1970, pp. 7-10 (Trad.: H. Guilliermond).
- Lettre à Jean Stanesco (datée: Nice, le 9 mars 1925), N°7, février 1971, pp. 5-6.
- Lettre à Jean Stanesco (datée: Niederbruck-Langefeld, le 12 juillet 1925), N°8, juillet 1971, pp. 15-16 (Trad.: H. Guilliermond).
- Lettre à Vincente Blasco Ibanez (datée: Nice, le 1er janvier 1926), N°11, juillet 1972, pp. 15-16.
- Lettre à Jean Stanesco (datée: Colmar, le 21 juin 1929), N°11, Juillet 1972, pp. 17-19 (Trad.: H. Guilliermond).
- Lettre à Jean Stanesco (datée: Maseveaux, le 12 août 1925), N°13, avril 1973, p. 2.
- Deux lettres à Jean Stanesco (datées: Odessa, le 13 mars 1928 et Paris, le 15 août 1929), N°13, avril 1973, pp. 7-8.
- Lettre à Georges Ionesco (datée: Moscou, le 12 janvier 1929), N°13, avril 1973, pp. 17-18.

4. ARTICLES SUR ISTRATI (ETUDES - ESSAIS - SOUVENIRS)

- Panaït Istrati vu... par Louis Guillaume, N°1, 1968, pp. XIII-XV - N°2, pp. 7-9.
- Panaït Istrati vu... par Josué Jéhouda, N°4, pp. 11-16.
- Etude sur Panaït Istrati, N°15, mars 1974, pp. 7-8.
- Lucien Enesco: In memoriam Samoïla Petrov, N°9, nov. 1971, pp. 9-11 (Trad.: H. Guilliermond).
- Robert Giroux: Correspondance de Rommain Rolland à Panaït Istrati, N°1, 1968, pp. XI-XII.
- Monique Jutrin: L'évolution politique d'Istrati, N°2, pp. 1-5.
- Edouard Raydon: Panaït Istrati et l'Amitié, N°1, 1968, pp. V-X. - Panaït Istrati vu au travers de Georges Ionesco, N°2, pp. 11-13 - Un homme qui a bien servi la mémoire de Panaït Istrati: Ion Capatana, N°2, pp. 15-16 - Impressions roumaines, N°3, pp. 3-4; Panaït Istrati et Monseigneur Ghyka, N°6, nov. 1970, pp. 17-20 - Correspondance entre Panaït Istrati et Romain Rolland, N°10, mars 1972, pp. 17-20.
- Démosthène Botez: Souvenirs, fragments, N°12, nov. 1972, pp. 12-15 - N°13, avril 1973, pp. 14-16 (Trad.: H. Guilliermond).
- Ionel Lazaroneann: Souvenirs inédits sur Panaït Istrati, N°7, fév. 1971, pp. 7-12.

5. PHOTOS INEDITES - FAC-SIMILES

- Panaït Istrati à Maseveaux, en 1925 (N°1, p.III)
- Fragment d'une lettre de Panaït Istrati, (N°2, p.6)
- Panaït Istrati et Josué Jéhouda, carte postale autographe, (N°4, p.3).
- Tombe provisoire de Panaït Istrati en 1935, (N°5, p.4).
- Panaït Istrati, Marga Istrati et Josué Jéhouda, (N°5, p.3)
- Madame Istrati dévoile la plaque de l'Allée Panaït Istrati à Menton, (N°6, p.3).
- Panaït Istrati et Georges Ionesco, (N°7, p.3).
- Georges Ionesco, Panaït Istrati et Anna, en 1925 à Maseveaux, (N°8, p.3).
- Panaït Istrati et Frédérique Lefèvre, Autoportrait de Samoïla Petrov, (N°9, p.3).
- Bernard, Panaït Istrati, Anna et Dantz, Nice 1924, (N°10, p.3).
- Panaït Istrati à Montana, décembre 1926, (N°11, p.3).
- La Maison des Syndicats à Braïla, (N°11, p.3).
- A Bucarest: Stan Golestan, Panaït Istrati, Rosenthal, (N°13, p.3).
- Panaït Istrati et Georges Ionesco, (N°14, p.3).
- Zoitzza Istrati, (N°15, p.3).

- Panaït Istrati à Menton, (N° 16, p.3).
- Panaït Istrati et Georges Ionesco à Nice - 1925, (N° 17, p.3).

6. COMPTES-RENDUS

- Lucien Enesco: Panaït Istrati - Vagabond de Génie d'Edouard Raydon, N° 3, pp. 15-16.
- Jean Stanesco: Panaït Istrati - Un Chardon Déraciné de Monique Jutrïn-Klener, N° 6, pp. 15-16.

7. NOTES DIVERSES

- Jean Stanesco: Hommage de la ville de Menton à Panaït Istrati, N° 6, novembre 1970, pp. 5-6 - Une rue et une exposition Istrati à Nice, N° 12, novembre 1972, p.8.
- Lu dans la presse française (sur l'article paru dans la revue "Défense de l'Homme"), N° 9, novembre 1971, pp. 19-20.
- Les obsèques de Panaït Istrati, N° 10, mars 1972, pp. 7-9.
- Paul Teodoresco: Marcel Brion parle de Panaït Istrati, N° 11, juillet 1972, p. 14.
- Eratum, N° 18, septembre 1975, pp. 4-5.

8. BIBLIOGRAPHIE

(OEUVRES DE PANAIT ISTRATI) (ARTICLES SUR L'OEUVRE ISTRATIENNE)

- N° 1, pp. XVII-XVIII
- N° 3, pp. 16-20
- N° 4, pp. 21-24
- N° 5, pp. 19-22
- N° 6, pp. 23-26
- N° 7, pp. 19-22
- N° 8, pp. 19-22
- N° 9, pp. 23-24
- N° 10, pp. 21-22
- N° 12, pp. 23-24





Exhibé parmi les "Sikhem" dirigés par le "Boule"



LES DERNIERES OEUVRES DE NOS AMIS,

MEMBRES DU COMITE D'HONNEUR

Nos amis, ceux qui nous aident et nous soutiennent, ont fait paraître au cours de l'année 1973, plusieurs ouvrages intéressants. Nous croyons bien faire en les signalant à l'attention des membres de la grande famille des "Amis de Panaït Istrati".

Henri Desroches - "La Société Festive" (Seuil).

L'étude approfondie du vieil utopiste Charles Fourier, sa vie, ses écrits et l'étude des multiples essais de fouriérisme appliqué.

Georges Friedmann - "Sept études sur l'homme et les techniques" (Poche-Denoël).

Une réédition attendue du grand spécialiste de la sociologie du travail.

Julien Gorkin - "L'Assassinat de Léon Trotsky" (Poche).

Réédition en livre de poche d'un texte introuvable.

Jean Guehenno - "L'indépendance de l'esprit" (Albin-Michel).

Cette correspondance entre Romain Rolland et Jean Guehenno est précédée par André Malraux. Ces deux esprits évoquent Panaït Istrati dans de nombreuses lettres. Nous publierons dans un prochain numéro des extraits de cette correspondance.

Jean Guénot - "La Tour de Papier" (chez l'auteur-éditeur, 85 rue Tennerolles à St-Cloud - 92).

Un des livres les plus amusants de notre ami, les dessous de l'édition et du journalisme.

Joseph Kessel - En 1975, notre président d'honneur a fait paraître deux livres (Gallimard):

"Hong-Kong et Macao" - L'enfer de la drogue.

"Les temps sauvages" - Les souvenirs du pilote Kessel en Sibérie en 1919. Eternellement jeune notre président!

Léo Hamon - "La Révision" (La vraie fidélité) - (Stock).

Un livre toujours actuel.

Edgar Morin - "L'Esprit du Temps" 2 vol. (Grasset)

Réédition du Tome I (Névrose), paru en 1962 et publication du Tome II (Nécrose) en collaboration avec sa fille Irène Nahoum

Avez-vous lu?

Assemblée générale

L'Assemblée Générale du 28.10.75 s'est tenue 199 boulevard Saint-Germain à Paris. Elle a approuvé le rapport moral du conseil d'administration et les comptes de l'exercice écoulé.

En raison de la démission du Président-fondateur, Monsieur Edouard Raydon, qui prend une retraite méritée, l'Assemblée a procédé au renouvellement du conseil. Sont élus à l'unanimité: Mermoz Marcel, Mermoz Gilles, Riby Paulette, Barbu Marcel.

L'Assemblée Générale exprime ses regrets du départ de Mr Edouard Raydon et lui exprime des remerciements pour la tâche acceptée depuis 1969.

Changement du siège social

Le siège social est transféré du 65 rue du Rocher à Paris au 14 boulevard de Courcelles (12e).

Réorganisation à la suite de l'Assemblée Générale

Un comité d'action a été décidé par le conseil.

Responsable: Marcel Mermoz, 42 rue du Dr Santy à Valence.

Membres: Gilles Mermoz, Marcel Barbu, Paulette Riby.

A cette équipe se sont joints Jean Stanesco et Mme Sophie Saphir.

Conférences

Deux réunions avec pour thème "Panaït Istrati, un homme de notre temps" ont été faites: l'une à Menton le 18 décembre 1975 et la seconde à Lyon le 20 décembre 1975.

A Menton, grâce à l'initiative du "Club de Notre Temps et à l'aide de Monsieur Jean Stanesco et Mme Sophie Saphir, 50 personnes se sont retrouvées à la Résidence du Louvre.

A Lyon, sous la présidence du Professeur Henri Desroches, la causerie a eu un grand succès parmi les jeunes et les étudiants. 125 personnes s'étaient regroupées, malgré le froid, dans une des salles du Groupement Régional de la Coopération. Que notre ami, le Professeur Manificat, responsable du Collège Coopératif Rhône-Alpes reçoive ici nos plus vifs remerciements pour l'aide apportée.

Au cours de ces deux causeries, assurées par Mr Marcel Mermoz, 14 adhésions nouvelles à notre association ont été recueillies. De plus, nous avons vendu 11 exemplaires du livre de notre amie Mme Jutrin-Klener: "Panaït Istrati, un chardon déraciné". L'ouvrage d'Edouard Raydon "Panaït Istrati, vagabond de génie" nous a été réclamé. Dommage que cet ouvrage soit épuisé.

Comité d'honneur

De nombreuses démarches et correspondances ont eu lieu pour la constitution d'un comité d'honneur sous la présidence de Joseph Kessel. Vingt écrivains et personnalités ont bien voulu manifester ainsi l'estime qu'ils portent à notre association (la liste provisoire est publiée en page 2).

Cahiers de Panaït Istrati

Le n°1 (de la nouvelle série) a été tiré à 500 exemplaires sur 40 pages. Le n°2 paraîtra fin avril, pour l'anniversaire de la mort de Panaït Istrati. Une campagne d'abonnements est commencée. Nous faisons appel à tous nos amis pour trouver chacun un ou plusieurs abonnés et adhérents (15 f par an pour 4 numéros).

"Centre de documentation Panaït Istrati"

La bibliothèque du "Collège Coopératif", 7 avenue Franco-Russe à Paris, donne asile au Centre de Documentation Panaït Istrati", sous la responsabilité de Mme Desroches. Au cours de l'année seront rassemblés en ce lieu les documents, photocopies et diverses éditions des oeuvres de Panaït Istrati. Nous faisons appel à tous nos amis pour nous communiquer documents ou photographies.

